

(Pour le Monde Illustré)

LE MENDIANT DE NOTRE-DAME

(Légende).

L l'année mil huit cent-trente-huit, la population du Bas-Canada, exaspérée par les injustices de toutes sortes et les exactions d'une bureaucratie insolente, levait l'étendard de la révolte et prenait les armes.

Le vieux sang français se réveilla alors, et l'on put admirer en maintes occasions le spectacle d'une poignée de patriotes ardents et déterminés, luttant, sans organisation comme sans chefs sérieux, contre la puissance britannique.

Les actes d'héroïsme furent innombrables en cette époque virile, où ceux qui travaillaient pour le bien public se faisaient une gloire de n'être point payés pour leurs services, contrairement à ce qui se fait de nos jours.

Le patriotisme, pendant cette période tourmentée de notre histoire, se manifestait sous toutes les formes.

Les uns, refusaient de se vêtir avec des étoffes de provenance anglaise. D'autres punissaient sévèrement ceux de leurs enfants qui s'avisait de prononcer un seul mot anglais.

Un jour, un ouvrier patriote, rentrant chez lui après sa journée faite, aperçut son fils, un garçonnet de douze ans, jouant dans la rue avec quelques camarades ; il fit signe à l'enfant de s'approcher :

— Quels sont ces petits garçons avec qui tu joues là-bas ?

— Ce sont des petits Anglais, papa.

— Tu ne souperas point ce soir, pour t'apprendre à les fuir une autre fois.

Ceux-ci sacrifiaient leur vie, soit sur les champs de bataille, soit sur l'échafaud ; ceux-là faisaient isolément et dans l'ombre une lutte sans trêve ni merci à ces despotes au petit pied, dont l'unique ambition était de maintenir la nationalité canadienne française dans un état d'infériorité perpétuelle, en lui ôtant tout moyen d'améliorer sa condition et en lui refusant toute participation aux affaires publiques.

Cependant, hélas ! à côté d'actes admirables de dévouement et de courage, il se commit, par des Canadiens-français même, des lâchetés sans nom.

Pour se maintenir dans des positions lucratives, qu'ils ne devaient qu'à leur nature rampante, ces héritiers de Caïn et de Judas, qui n'avaient de canadien que le nom, ne rougirent point de se faire délateurs, et de tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes.

Heureusement, notre histoire n'enregistre que des faits très rares de ce genre.

En aurait-elle qu'un seul à noter, ce serait déjà trop.

Parmi les patriotes de 1838, dont l'histoire ne parle point, se trouvait Pierre Grisard, plus connu sous le nom de "mendiant de Notre-Dame."

Ce Grisard, orphelin dès l'enfance, avait été élevé par des voisins de sa famille, des propriétaires de carrières au Côteau Saint-Louis, près de Montréal.

Dès qu'il fut en état de gagner sa vie, Pierre se fit carrier lui aussi. Pendant cinq ou six ans, il travailla à l'exploitation de ces carrières inépuisables, dont la pierre sert encore à la construction des splendides monuments dont Montréal est si fier.

Un jour cependant, il dût cesser de travailler ; un éclat de mine lui ayant fracassé la jambe gauche, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu où on lui fit l'amputation de cette jambe.

Quand il fut rétabli, Pierre Grisard, qui ne connaissait point d'autre métier que celui de carrier, qu'il ne pouvait plus exercer, dût se faire mendiant à l'âge de vingt ans !

Il alla s'installer dans une sorte de guérite, au coin de la rue Notre-Dame et de la Place-d'Armes, juste à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la magnifique bâtisse de la compagnie d'assurance, "La Royale," et tendit la main aux passants en demandant l'aumône.

Lorsque la révolte de 1837 éclata, il y avait déjà près de trois ans que Pierre Grisard mendiait son pain.

Comme cette occupation lui laissait des loisirs, il en profitait pour questionner les passants sur les

faits du jour et faire la causerie avec les commères, qu'il ne se gênait pas d'arrêter au passage.

De cette façon, il apprit une infinité de choses peu édifiantes sur le compte des bureaucrates, qu'il haïssait d'instinct ; il apprit aussi avec quel courage les patriotes luttèrent, et son cœur bondissait d'enthousiasme en voyant que les Canadiens-français n'avaient pas dégénéré.

C'est encore de cette façon, qu'il eut connaissance un jour, des préparatifs que l'on faisait pour étouffer la révolte ; qu'il sut que l'on armait toute la population anglaise et qu'un navire chargé d'armes et de munitions était ancré vis-à-vis le village d'Hochelaga.

Il était à se demander comment ses malheureux compatriotes pourraient soutenir la lutte contre l'Angleterre, lorsque deux jeunes hommes passèrent près de lui. L'un d'eux disait à son compagnon :

— Où trouver un homme assez hardi pour faire sauter ce navire ?

— Ici, fit Pierre Grisard qui avait entendu.

Les jeunes hommes se retournèrent vivement et l'interrogèrent du regard.

— Vous cherchez, leur dit-il, quelqu'un qui soit assez hardi pour faire sauter le vaisseau anglais. Ce quelqu'un, je vous le répète, il est devant vous. C'est moi.

— Vous ?

— Oui, moi ! Jusqu'à ce jour, invalide, je n'ai pu combattre avec les autres ; je n'ai été qu'un propre à rien. Mais du moment qu'il s'agit de jouer un beau tour à ces maudits habits rouges et de noyer leurs canons, j'en suis.

En prononçant ces paroles, Pierre Grisard avait un air de résolution farouche, et ses deux interlocuteurs virent bien qu'ils avaient trouvé leur homme.

— Donnez-moi, ajouta-t-il, un canot d'écorce, un baril de poudre, une mèche de mine et quelques outils, et demain, je vous le jure sur mon salut, ou Pierre Grisard sera mort ou le vaisseau anglais aura sauté.

Les deux jeunes hommes lui promirent ce qu'il demandait, et le rendez-vous pour une rencontre fut fixé à minuit, puis il se séparèrent.

Minuit sonnant, Pierre était à l'endroit convenu, attendant les jeunes hommes qui arrivèrent bientôt avec le canot et les objets promis.

Le silence le plus profond régnait autour d'eux, quelques paroles furent échangées à la hâte et Pierre se plaça dans le canot. D'un coup d'aviron il le poussa au large, fit un signe d'adieu et s'éloigna dans la direction d'Hochelaga.

Au bout d'une demi-heure, il atteignait le navire ancré à une encablure du rivage.

Comme l'obscurité était très grande, il put faire le tour du vaisseau sans éveiller de soupçons.

Du reste, aucune lumière n'apparaissait à bord, aucun bruit ne se faisait entendre à l'exception du cri : "All's well" que se renvoyaient les hommes de quart, de l'avant à l'arrière.

Le clapotage de l'eau le long des flancs du navire étant suffisamment fort pour dominer le bruit qu'il ferait, Pierre en profita pour travailler sans retard à son œuvre de destruction.

Il colla donc son canot à l'arrière du navire, près du gouvernail. En tâtonnant sa main rencontra un morceau de fer arrondi, à quelques pouces au-dessus de la ligne de flottaison. Il jugea avec raison que c'était un gond et qu'il y avait à cet endroit une ouverture.

Il se mit à l'œuvre patiemment, faisant le moins de bruit possible et retenant même son souffle, déterminé à mourir plutôt que de lâcher prise.

Comme le navire en question était construit en bois, le travail du patriote, quoique long, se fit assez rapidement et sans trop de difficultés. Du reste, le hasard le favorisa énormément.

Au bout d'une heure, il était parvenu à ouvrir une sorte de porte carrée, de deux pieds environ, qui bouchait une des ouvertures de la cale du vaisseau.

Cette opération terminée, Grisard perça un trou dans son baril de poudre et y introduisit la mèche qu'il avait apportée. Puis, après avoir attaché une corde autour du baril, il le plaça sur le rebord de l'ouverture, alluma la mèche et le laissa rouler en dedans, tout en le retenant légèrement avec la corde pour amortir le bruit de la descente. Quand

il jugea le baril assez loin, il ferma l'ouverture avec force et gagna le large.

A peine était-il éloigné d'une cinquantaine de pieds, qu'une détonation effrayante retentit, la moitié du vaisseau vola en éclats avec un bruit étourdissant. Le baril avait fait explosion en plein dans les soutes à poudre du navire.

L'onde, secouée violemment, fut bientôt couverte de débris de toutes sortes, le navire lui-même coula bientôt au fond et tout rentra dans le silence.

Le lendemain, des pêcheurs en remontant le fleuve aperçurent sur la grève de l'une des petites îles de Boucherville de nombreuses épaves, au milieu desquelles ils distinguèrent un canot d'écorce.

Il s'approchèrent de la frêle embarcation et virent, couché dans le fond, un homme ayant le crâne écorché par un éclat de bois et baignant dans son sang, mais respirant encore. Ils le ramenèrent à Montréal où il guérit en assez peu de temps.

Quant aux deux jeunes hommes possesseurs de son secret, le premier, pris les armes à la main quelque temps après, fut condamné à mourir sur l'échafaud.

Son compagnon, plus heureux, après avoir passé quelques années dans l'exil, en Australie, pour participation à la révolte, est revenu au pays. Il vient de mourir en priant Dieu pour l'indépendance de sa patrie.

STANISLAS COTÉ.

LE GOUT DE LA LECTURE

Si je n'avais pas le goût de la lecture, je le demanderais ; car ce goût, qui est la source du bonheur et de la joie à travers la vie, et un bouchier contre les maux, convient à tout homme, quelque soit son rang dans la vie, et spécialement à celui du labeur. J'en parle, comme de raison, seulement comme un avantage régulier, un instrument et un mode de gratification charmante. Donnez ce goût à un homme et les moyens de le gratifier, et vous pouvez difficilement manquer d'en faire un homme heureux, hormis, en vérité, que vous placiez en ses mains un choix de livres pervers. Vous le mettez en contact avec la meilleure société de chaque période de l'histoire, avec les caractères les plus sages, les plus tendres, les plus braves et les plus puissants que l'humanité a honorés.

Remercions le ciel de nous avoir donné la facilité de lire ! Remercions-le pour les livres que nous avons et dans lesquels la sagesse des âges est recueillie dans un espace convenable ! Oui, honneur éternel à ces honnêtes écrivains qui ont multiplié la littérature de l'ancien monde et donné au genre humain une masse de connaissances qui ne peut jamais s'éteindre ! Quelle importance de lire les livres de ces hommes illustres qui nous ont légué leurs plus hautes pensées pour les plus nobles usages, pour le bien commun du genre humain !

La constante habitude de s'associer en pensées avec cette classe de penseurs, doit nécessairement donner au caractère un ton meilleur et plus élevé. Il est moralement impossible que les manières ne prennent une teinte de bonne éducation et de civilisation en ayant constamment devant les yeux la manière en laquelle les hommes les plus instruits et les mieux informés ont parlé et se sont conduits en leurs correspondances respectives.

Ainsi, jeunes gens qui débutez dans la vie d'éventualité, ne sortez pas de vos confins sans avoir nourri votre cœur d'une saine connaissance, non seulement de la littérature que nous ont léguée nos littérateurs anciens, mais aussi de celles de nos bons littérateurs contemporains ! Vous avez là une grande et noble occasion de pouvoir entrer dans la vie avec honneur et aussi d'accomplir la nécessité du labeur en jouissance.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Rien n'est plus inintelligent que de menacer les enfants du "loup-garou," ou de "croquemitaine." Ce moyen d'intimidation peut produire de pitoyables résultats : on rend ainsi les enfants peureux et pusillanimes.

Les mères de famille vraiment intelligentes feront bien de renoncer à cet artifice grossier.